



CLAIRE RICHARD

Pardonner à nos mères

LES RENVERSANTES

CLAIRE RICHARD

Pardonner à nos mères

*Matrophobie : peur des filles
de devenir comme leur mère.*

Je ne serai jamais comme elle : ce serment secret que **Claire Richard** s'est murmuré en regardant sa mère, bien des filles l'ont fait. Pourquoi les filles en veulent-elles tant à leur mère ? Pourquoi cette relation, souvent idéalisée, se révèle-t-elle parfois si douloureuse ? Autrement dit : que dit la matrophobie de la relation mère-fille ?

À travers son récit intime et une enquête auprès de 150 femmes, l'autrice explore cette peur, non comme un simple conflit psychologique, mais comme l'effet du patriarcat dans les familles, et de la violence que les femmes subissent, voire reproduisent, depuis des générations.

En esquissant une cartographie féministe de cette relation à la fois fondatrice et si complexe, Claire Richard nous offre des pistes de réflexion pour, peut-être, échapper à cette peur si partagée.

Autrice et documentariste féministe, **Claire Richard** explore les liens entre intime et politique, l'action collective et les paradoxes de l'émancipation. Elle est l'autrice d'essais personnels (*Des mains heureuses*), de BD (*La dernière nuit d'Anne Bonny*), et de podcasts (*Les chemins de désir*, *La fille du fantôme*), dans lesquels elle partage une approche sensible et située, centrée sur l'écriture et le montage des voix.

LES RENVERSANTES

Collection dirigée par
Victoire Tuaillon

17 € TTC

ISBN 978-2-488051-02-6



**Pardonner
à nos mères**

LES RENVERSANTES

est une collection dirigée par Victoire Tuaillon.

© Les renversantes / Éditions Leduc, 2026

Couverture : Amandine Giloux

ISBN : 978-2-488051-02-6

Pardonner à nos mères

Claire Richard

LES RENVERSANTES

LES RENVERSANTES

La collection Les renversantes explore la manière dont on peut, ici et maintenant, trouver des façons désirables d'aimer, de travailler, de faire famille, de vivre... tout en regardant en face la réalité de la catastrophe climatique et des systèmes oppressifs de genre, de race et de classe qui nous dévastent. Parce qu'on ne peut pas attendre la révolution, la fin du patriarcat, du racisme ou du capitalisme pour vivre de bonnes vies. Et qu'aucune bonne vie n'est possible en ignorant les réalités de notre monde.

Ce sont des essais courts, émancipateurs et pragmatiques, qui relient le politique et l'intime.

Pour qu'ils soient utiles au plus grand nombre, nous mettons un soin particulier à ce qu'ils soient concis, attractifs et solides.

Ils s'adressent à toutes les personnes qui ont conscience que le monde change et qu'il est temps de lire des livres qui parlent de ce monde :

- **un monde émancipateur**, où la lutte contre les discriminations n'est pas une option, mais un principe de base ;
- **un monde inclusif**, où toutes les personnes peuvent se retrouver, quels que soient leur genre, âge, identité sexuelle, race sociale, condition physique, etc. ;
- **un monde en danger d'effondrement social et environnemental**, où s'organiser, lutter et résister est plus que jamais nécessaire.

Victoire Tuaillon & Karine Lanini

*

**Nous sommes toujours à la recherche de projets
et curieuses de lire vos suggestions, commentaires
et propositions : n'hésitez pas à nous écrire à l'adresse
contact@lesrenversantes.fr**

CLAIRE RICHARD

Claire Richard est une autrice et documentariste féministe, née en 1985. Formée à l'ENS Lyon et à l'EHESS, elle explore dans ses œuvres les thèmes de la libération, individuelle et collective, du corps et du désir et des zones grises des émancipations. Elle travaille pour la radio, la littérature, la BD, avec comme point commun de faire vivre des personnages féminins forts, et de faire entendre plusieurs voix.

Plusieurs de ses podcasts ont été primés en France et à l'étranger (*Les chemins de désir*, *La reine des pirates*, *La dernière nuit d'Anne Bonny*). En littérature, elle écrit des essais personnels comme *Des mains heureuses* (éd. du Seuil, 2023) qui explore le toucher et la maternité. Elle a aussi adapté *La dernière nuit d'Anne Bonny* en bande dessinée (éd. Le Lombard, 2024). Son documentaire *Cam gaze*, une enquête sur les premières camgirls et la manière dont Internet façonne notre regard sur les femmes qui s'y exposent, a été diffusé sur Arte en 2025.

Engagée, elle a consacré plusieurs ouvrages à des initiatives et groupes militants (*Young lords*, *La santé communautaire*, *La coopérative funéraire de Rennes*, etc.) et a participé à la revue féministe *Panthère Première*.

Aux filles d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

*« Le cri de la petite fille en nous n'est ni
nécessairement honteux ni régressif : il annonce
notre désir de créer un monde dans lequel mères
puissantes et filles puissantes iront de soi. »*

Adrienne Rich

*« Le patriarcat, c'est comme
un rideau lourd qui s'abat sur nos relations
à nous-mêmes et aux autres, on dirait. »*

Raphaëlle

Au moment de commencer, un doute.

Et si, en écrivant sur la relation compliquée des filles à leur mère, je trahissais ?

Ma mère, un peu ; le féminisme, beaucoup.

Il y a encore tant à faire pour réunir les femmes, pourquoi s'attarder sur ce qui les désunit ? N'avons-nous pas plutôt besoin de récits d'entraide, de solidarité, de réparation ? Des réparations, il y en a dans ce que je m'apprête à écrire – mais au moins autant de ruptures, d'arrangements, d'éloignements.

Relisant le beau récit *Comme nous existons*, de Kaoutar Harchi¹, dans lequel elle raconte son enfance de fille d'immigré-es arabes à Strasbourg et affirme son amour pour sa mère et sa volonté de faire corps avec les siens, le doute, donc, me saisit : n'est-ce pas plutôt cela qui manque et qu'il faut chercher, la construction d'une solidarité, le choix d'un camp ?

Cela, indéniablement, est vrai. Tout comme il est vrai qu'on pense depuis ses expériences et ses positions et qu'on ne choisit pas toujours les questions qui nous habitent.

Alors je commence. Et je me rappelle que « trahir » signifie parfois faire œuvre de fidélité et de loyauté à autre chose, qui ne se révèle parfois que plus tard, lorsqu'on a déjà entamé la route. On découvre alors que les loyautés anciennes s'adressaient à des statues de sel.

1 éd. Actes Sud, 2021.

MATROPHOBIE

« Je ne serai jamais comme elle »

Je ne me souviens pas du moment précis où j'ai regardé ma mère en pensant : *Je ne serai jamais comme elle*.

Mais je sais que ces six mots ont longtemps constitué un serment secret, comme un parchemin roulé dans un tube et enfoui sous terre.

Je ne serai jamais comme elle : le fondement de ma relation avec ma mère.

Pourtant, avant ces mots-là, il y avait eu l'enfance. Des jeux, des câlins certainement, puisqu'il en reste des photos. Il y avait eu des journées à son travail, passées à dessiner sur des feuilles reliées d'imprimante, dans son bureau à la moquette orange, en attendant d'aller manger au self et d'hésiter délicieusement devant les entrées réfrigérées. Il y avait eu des après-midi en forêt, des courses à *Du Pareil au Même* et *La Clef des Marques*, des anniversaires, sûrement des histoires et des chansons. Ces souvenirs ressurgissent en écrivant et j'en ai retrouvé des traces dans mes carnets d'enfant. Mais en temps normal, à l'état sauvage, ils sont submergés, presque inaccessibles.

C'est à l'adolescence que tout a basculé. Quand j'ai remarqué que mon père parlait beaucoup à table et qu'elle ne disait presque rien. Quand j'ai commencé à penser les mots « force » et « faiblesse » en les regardant. Quand je me suis mise à considérer l'extérieur comme la liberté, à sortir de chez moi comme on reprend son souffle en émergeant de l'eau. C'est alors que le serment est apparu : *Je ne serai jamais comme elle*, assise silencieuse dans la cuisine, éteinte aux repas de famille, écrasée par mon père. *Je ne serai jamais comme elle* : mon émancipation dessinerait une ligne droite, qui m'éloignerait de l'appartement, de la famille et du modèle offert par ma mère.

À 18 ans, je suis partie de chez mes parents. À 20 ans, j'ai découvert la politique, sous l'angle de la lutte des classes et non du féminisme (c'était l'époque où les gens disaient : *Je ne suis pas féministe mais* et où Internet recensait en tout et pour tout quatre groupes féministes dans tout Paris). Dans un café, une copine trotskiste m'avait dit : *Je prends toujours le parti des femmes, je crois qu'elles font comme elles peuvent, elles n'ont souvent pas le choix*. J'avais pensé : *Je ne prendrai jamais le parti de ma mère, elle a abdiqué, elle est faible*. J'étais perdue sur à peu près tous les aspects de ma vie, sauf un : je ne serais jamais comme elle.

Puis cette même année, mon père est mort. Tout est parti à la dérive, ma mère, moi, nos structures familiales et ma relation avec ma mère s'est cabrée comme un serpent.

Je me souviens d'un rêve de cette période : au bord d'une clairière, une figure rigide, haute et hiératique avance inexorablement vers moi, drapée de dentelles jaunies. Le visage a la fixité d'un masque, il continue de s'approcher dans la lumière trouble et soudain je reconnais ma mère. La menace à laquelle on ne peut se soustraire : ainsi m'apparaissait ma relation à ma mère dans ces années minées.

Je ne lui disais rien de ma vie : quand j'ai avorté à 22 ans, je ne lui ai raconté qu'une fois l'opération terminée, de peur que son angoisse ne me contamine. Je n'ai jamais eu l'idée de me tourner vers elle pour demander conseil ou protection. Elle incarnait à mes yeux l'angoisse, l'inquiétude, l'impuissance apprise. Même à cette époque de vitesse et de chaos, où mes motivations profondes me restaient souvent obscures, je savais que je lui en voulais d'autant plus qu'elle me renvoyait à mes propres entraves. Crier, perdre patience, c'était hurler sur une répétition désespérante à laquelle je ne voyais pas d'issue. Très souvent, je me disais : *Aucune relation ne me fait plus souffrir que celle-ci, mais c'est la seule que je ne peux pas rompre ; je n'ai plus de père, je ne peux pas ne plus avoir de mère non plus*.

Il y avait des circonstances particulières, des forces travaillant sous la surface : une maladie pas encore diagnostiquée, des angoisses pas encore canalisées. Mais le résultat était le même : un champ relationnel hérissé de bris de verre. Notre relation révélait en moi des continents de rage et de fureur. J'alternais entre le devoir de m'occuper d'elle et le désir féroce de mettre entre nous la plus grande distance possible. Son angoisse et sa peur prenaient parfois tant de place que dans mon journal, j'avais commencé à l'appeler « l'obstacle ». Souvent, lorsque nous parlions au téléphone, je perdais le contrôle, devenais odieuse, réagissais comme une adolescente incontrôlable et une bête blessée. Je raccrochais tremblante de rage et d'épuisement. Mais j'avais beau tourner en rond dans cette colère comme un fauve, je n'arrivais pas à m'en débarrasser : *J'ai cette image de deux mains de fer qui m'enserrent le cœur, je voudrais qu'elles s'ouvrent, mais je n'y arrive pas*, avais-je dit à une amie très chère, après une discussion téléphonique particulièrement éprouvante. Pensive et compatissante, cette amie m'avait répondu : *C'est ta mère, tu dois tout lui pardonner*. J'avais pensé : *Au nom de quoi ?*, mais je m'étais tue.

Mes amies d'enfance semblaient pour la plupart avoir des relations enviables avec leur mère, des mères capables et présentes, attentives sans être intrusives, à qui elles pouvaient demander de l'aide en cas de problèmes. Je ne les enviais pas : on n'envie que ce qui semble accessible et ces relations appartenaient à un autre monde. Ma relation avec ma mère était mon continent caché, mon secret, la zone la plus sensible et la plus à vif de mon être. C'était ma plus grande vulnérabilité mais aussi, me disais-je, la source de ma force. Dans les moments les plus durs, je me le répétais comme un mantra : *Je suis une guerrière, les guerrières sont forgées dans le feu. Cette douleur me donne accès à un savoir et une force que celles qui n'ont pas traversé cette épreuve ne pourront jamais connaître*.

Évidemment, je me trompais. Aujourd'hui, j'ai moins de fascination pour la force et je ne crois plus au mythe de l'exceptionnalité. Repensant à la jeune femme de l'époque qui y puise la force de tenir, je me dis que le silence a des effets pervers sur nos expériences. Si j'avais lu à l'époque plus de récits sur les complexités du rapport à nos mères, si j'avais su qu'il existait de nombreuses histoires de relations filles-mères douloureuses qui ne débouchent pas sur la célébration d'une sororité transgénérationnelle, j'aurais compris que je n'étais ni seule ni au-dessus de la mêlée. Car si ces sentiments offrent une cuirasse momentanée, ils ne donnent aucune arme, ni pour comprendre ni pour résister.

Ma relation avec ma mère va mieux. Ces dernières années ont parfois été difficiles, mais elles ont aussi apporté des apaisements. Certains tiennent sûrement à la naissance de mon fils, à la progression d'une conversation en cours entre elle et moi, sur les origines de son mal, les structures familiales dont elle a hérité. Les moments d'accalmie se font de plus en plus longs, même si je n'arrive pas encore à m'y installer, à les prendre pour acquis. Il suffit d'un rien pour faire ressurgir la violence, mais il nous arrive désormais de réussir à la désamorcer. Pas toujours – mais parfois. Et cela en soi constitue une victoire.

Contrairement à ce que j'ai longtemps pensé, mon histoire est très commune, elle brode un motif courant dans la vie des femmes. La littérature féministe est pleine de ces libérations conquises contre les mères, qu'on mesure intimement à la distance qu'on a mise entre la vie de sa mère et la sienne. Cet arrachement prend rarement la forme d'une coupure nette, plutôt d'une déchirure non cautérisée, d'une plaie qui menace toujours de rouvrir. Ce que la psychanalyste Marie-Magdeleine Lessana, à la

suite de Lacan, appelle «un ravage²». Le terme évoque des paysages en ruine, des falaises déchiquetées et des maisons brûlées, une destruction sans trêve. Mais on y entend aussi le mot «rivage». Dans le ravage s'épousent une peine infinie et l'espoir d'arriver sur une terre ferme, où l'on pourrait enfin se reposer.

J'aimerais interroger ce «ravage», chercher comment l'expliquer, mais aussi comment en sortir. C'est pourquoi j'ai choisi le mot de «pardonner»: il est imparfait, j'en parlerai dans la section qui lui est consacrée. Mais il résonne, je l'ai constaté à de nombreuses reprises, et il a l'avantage d'énoncer clairement, dans des termes aussi anciens et chargés que le sont, au fond, ceux de «mère» et de «fille», la question que se posent beaucoup de femmes: que faire de sa relation à sa mère?

Quand j'ai commencé à vouloir élucider cette histoire, j'ai été surprise de trouver peu de textes féministes sur les difficultés de la relation fille-mère. C'est ce qui m'a poussée à écrire celui-ci. Je crois à la théorie féministe comme quelque chose qui aide à vivre. J'aurais voulu lire ce livre il y a vingt ans, il y a quinze ans, il y dix ans, il y a cinq ans. Je l'achèterais encore en librairie.

Pour raconter cette histoire collective, l'idée d'un appel à témoignage s'est rapidement imposée. Avec Victoire Tuaillon, nous avons imaginé un questionnaire, à diffuser aux personnes abonnées à la mailing list du *Cœur sur la table*. Nous l'avons lancé au printemps 2024 et nous avons reçu plus de 150 réponses³.

Lorsque j'ai eu de graves difficultés avec ma mère et que j'ai su que cette fois je ne pourrais lui pardonner, j'ai cherché en ligne des témoignages, des conseils pour éclairer ma situation et je n'ai trouvé que des récits inverses: en tant que parent

2 *Entre mère et fille: un ravage* (2010). Toutes les références des ouvrages cités dans ce livre se trouvent dans la bibliographie p. 184.

3 Vous trouverez ce questionnaire p. 180.

comment pardonner à son enfant. Je me suis sentie bien seule, c'est pourquoi votre intérêt pour cette question me semble vraiment bienvenu. (Agnès)

Quand j'ai reçu ce mail pour répondre à votre questionnaire, ça m'a fait l'effet d'une bombe et j'ai lâché tout ce que j'étais en train de faire pour y répondre de suite avant de changer d'avis. Je suis contente de l'avoir fait, et mes mains tremblent en écrivant ces derniers mots. Merci de m'avoir lue... (Dominique)

Bien sûr, ces témoignages comportent des biais évidents. Le questionnaire part du principe que les relations fille-mère sont abîmées par le patriarcat et pose des questions en ce sens. Il s'adresse aux filles qui souffrent ou ont souffert de la relation à leur mère, et interroge donc la modalité douloureuse de la relation.

Les répondantes ne sont pas non plus représentatives des femmes françaises. Vous trouverez p. 181 les détails statistiques sur l'échantillon de réponses. Mais 60 % des répondantes ont entre 26 et 40 ans, les femmes de classe moyenne sont majoritaires (même si plus d'un tiers des femmes n'ont pas précisé leur classe sociale), ainsi que les femmes blanches (même si, ici aussi, un tiers environ des répondantes n'ont pas précisé leur assignation raciale). Parmi celles qui ont indiqué leur orientation sexuelle, 61 % sont hétérosexuelles et 39 % LGBTQ+ (plus d'un tiers n'ont pas précisé).

Il y a donc dans les réponses une sur-représentation des femmes blanches de classe moyenne ou moyenne supérieure. Comme dans le féminisme en général, me direz-vous. Alors, pourquoi ne pas avoir cherché à diversifier l'échantillon ? Nous aurions pu, par exemple, chercher à diffuser le questionnaire via des associations de femmes racisées. Nous l'avons envisagé, mais après une longue réflexion, nous avons estimé que cela aurait relevé d'une forme de tokénisme, c'est-à-dire d'une diversité de façade : solliciter ces femmes pour avoir une caution intersectionnelle au service de notre démarche. Nous avons donc fait le choix de conserver l'échantillon tel quel, avec ses biais,

marqué par sa provenance (nous sommes nous-mêmes des femmes blanches de classe moyenne) et vous les présenter comme tels.

Ce livre n'a pas la prétention de parler au nom de toutes les femmes, encore moins d'épuiser la question. Ce n'est pas un passe-partout qui pourrait ouvrir toutes les portes, juste une clef dans un trousseau. S'il vous semble incomplet, s'il ne reflète pas suffisamment votre expérience, j'espère qu'il vous donnera envie d'écrire ce qui manque.

C'est une évidence mais écrivons-le quand même : chaque relation fille-mère est singulière et ce livre n' imagine pas livrer des solutions clé en main pour les résoudre. Il espère, par contre, offrir des respirations et ouvrir des pistes.

Nommer un affect, c'est comme tenter d'attraper un fauve au lasso : on tente de l'immobiliser un moment pour avoir le temps de l'observer, en espérant qu'il ne nous dévorera pas. On en fait le tour, on essaie de comprendre comment il fonctionne : on n'arrive pas pour autant à le domestiquer, mais on l'apaise un peu. Et quand vient le moment de le laisser regagner sa vie sauvage, on espère en avoir assez appris pour avoir développé des armes. Dans l'espoir que, la prochaine fois qu'il fondra sur nous, l'attaque soit moins violente et que ses griffes nous lacèrent moins profondément.

Je crois que les libérations s'acquièrent lentement, qu'elles sont tissées d'avancées et de retours en arrière, qu'elles se développent comme des lignes de tension plus que des échappées. Mais dans mon expérience, mieux vaut des réparations incomplètes et intermittentes que pas de réparation du tout.

La blessure des filles

« Parce que les jeunes humains nécessitent des soins bien plus longtemps que n'importe quel autre mammifère, mais aussi à cause de la division du travail établie depuis longtemps au sein des groupes humains, la majorité d'entre nous découvrent l'amour et la déception, le pouvoir et la tendresse, en la personne d'une femme⁴ », écrit la poétesse étasunienne Adrienne Rich en 1976. La relation à la mère est une relation aussi fondamentale que profondément codée dans la culture. Essentielle pour tous les enfants élevés par des mères, elle est peut-être doublement importante pour les filles. C'est d'abord dans la relation à leur mère qu'elles apprennent ce que c'est que d'être une « femme ». C'est inscrites dans une lignée de femmes et de filles qu'elles deviennent à leur tour cette création culturelle et sociale, « une femme », ou bien y résistent. « Il ne peut y avoir de théorie de l'oppression des femmes qui ne prenne pas en compte le rôle de la femme comme mère de filles et fille de mère, et qui n'analyse pas l'identité des femmes en lien avec les générations de femmes qui les précèdent et les suivent, replacée dans le contexte plus large de leur succession : les structures émotionnelles, politiques, économiques et symboliques de la famille et de la société », rappelle la féministe étasunienne Marianne Hirsch⁵. Pour le dire autrement : on ne peut pas penser

4 *Naître d'une femme* (1976), ma traduction. Bien sûr, on sait aujourd'hui que la fonction maternelle n'est pas par essence l'apanage des femmes et qu'elle peut être assurée par un homme. Mais, dans les couples hétérosexuels, les femmes restent en moyenne plus impliquées dans l'éducation des enfants. Et donc, la plupart d'entre nous continuent de rencontrer « l'amour et la déception, le pouvoir et la tendresse », sous les traits d'une femme.

5 Article « Daughters and mothers » (1981).

la condition des femmes sans penser celle des filles. Car toute femme commence par en être une.

Aujourd'hui, l'heure est plutôt à la célébration du lien mère-fille. Sa version marketing s'est étalée pendant des années dans la rue, avec les duos mère-fille des affiches *Comptoir des Cotonniers*: deux femmes également minces et souriantes, unies par une complicité éclatante et une morphologie compatible avec l'élégance bourgeoise. Plus récemment, sur un mode très différent, plusieurs écrits féministes s'attachent à revaloriser le lien mère-fille. « Pourquoi pense-t-on encore tant de mal des mères? Avec les récentes évolutions féministes sur la maternité et le corps, a-t-on enfin fini de leur donner le mauvais rôle ou d'attendre toujours trop d'elles? » s'interroge ainsi Camille Abbey, dans l'introduction de l'ouvrage collectif, *De mères en filles, dix récits de transmission féministe à l'ère de MeToo*. Dans ce livre au titre programmatique comme dans d'autres, la relation filles-mères est réenvisagée à l'aune de la pensée sororale: « récits de transmission », célébration de celles qui ont ouvert le chemin de l'émancipation⁶, « celles que l'on croit soumises mais qui sont en réalité, de vraies féministes⁷ ». Ces autrices féministes rendent hommage aux mères, comme pionnières, comme femmes opprimées, comme femmes puissantes.

Théoriquement, j'adore, j'adhère.

En pratique, ça ne correspond pas vraiment à ma réalité.

Ni à celle de nombreuses autres femmes.

6 Christine Détrez et Karine Bastide, *Nos mères, Huguette, Christiane et tant d'autres, une histoire de l'émancipation féminine* (2020).

7 Latifa Oulkhouri et Hélène Berkaoui, « Au féminisme de nos mères » (2019).

CHŒUR : LA BLESSURE DES FILLES

Comment décririez-vous votre relation avec votre mère ?

Complicquée, échaudée, sensible, fragile, protective. (Emmeline)

Admiration, pitié, colère, pardon, incompréhension, amour, gentillesse, grands rires. (Cath)

Une relation basée sur de l'incompréhension mutuelle, sans tendresse ni écoute réelle. La sensation de marcher sur des œufs en permanence. Chacune fait des efforts pour ne pas déclencher de situation conflictuelle. Un sentiment de fatalité, parfois de la peine. (Chloé)

Distante. Pour ma part, c'est un mélange de tristesse (qu'elle ne m'ait pas acceptée pour ce que je suis), de colère (qu'elle n'ait pas fait passer le lien mère-fille avant son lien femme-mari). (Laurence)

C'est très ambigu, un mélange d'amour, de rejet, de peine, de bienveillance. Je me sens parfois aussi jugée, pas comprise. Je redoute les discussions. Parfois je ressens aussi de la peur et du dégoût. J'ai souvent honte aussi, et je peux me sentir opprimée. Une part de moi n'a pas envie d'être sortie de ce ventre. (Anaïs)

C'est la relation la plus complexe de ma vie. Elle a été très fusionnelle jusqu'à mes 15 ans, c'est-à-dire jusqu'à ce que je devienne un individu, un être autonome, capable de penser par lui-même. Depuis cet âge, mes sentiments envers elle sont marqués par la honte, le dégoût, le rejet, la haine. (Dune)

Relation tumultueuse. J'ai choisi de vivre exclusivement chez mon père pendant mon adolescence. Je vois notre relation comme stressante, angoissante et oppressante. Épuisante, bouffante. Mais malgré tout, je n'ai jamais réussi à couper les liens. (Mangouste)

Extrêmement destructrice jusqu'à mes 25 ans (environ). Cela fait maintenant sept ans que j'ai coupé les ponts. (Camille)

Apaisée je dirais, aujourd'hui. Et terrible, elle a été terrible. Nos relations ont été terribles. J'ai beaucoup de distance aujourd'hui, surtout depuis que je suis devenue mère. Pas parce que je la comprends mieux maintenant que je suis devenue mère. Mais parce que j'ai passé ma vie d'adulte, depuis mes 20 ans, à construire une vie qui me soit propre, une vie à moi, et c'est comme si l'arrivée des enfants venait acter ma vie à moi, tellement différente de la sienne. (Alexandra)

C'est la première fois que j'entends autant de femmes inconnues décrire leur relation complexe avec leur mère, sous des formes très diverses mais qui ont en commun de présenter une certaine difficulté.

Car s'il est question dans certaines réponses d'« amour » et de « complicité » (« Je peux tout lui dire, l'appeler quand je veux, et elle m'enveloppe toujours de beaucoup d'amour », « Beaucoup, beaucoup, beaucoup d'amour »), il est question, plus encore, d'une relation « compliquée », « complexe », émaillée de frictions et de heurts, d'« incompréhensions ». C'est-à-dire d'une relation posant problème, toujours à retravailler, écarter, reprendre, éclaircir – une relation qui se refuse à prendre l'évidence tranquille des relations apaisées, où la confiance et la stabilité sont tenues pour acquises, comme c'est le cas dans l'amitié.

Ainsi, l'ambivalence, la coexistence de sentiments apparemment contradictoires, revient souvent dans les réponses : « J'ai beaucoup de tendresse pour la femme qu'elle était, ainsi qu'une colère persistante », « Notre relation est bonne, je l'aime de toutes mes forces mais je sais que j'ai énormément de ressentiment », « Beaucoup d'amour mais aussi de la colère, je l'aime surtout de loin, je ne ressens pas le besoin de la voir souvent... ».

Certaines décrivent des relations désaffectées, « distantes », marquées par l'absence de tendresse ou d'attention dans l'enfance et devenues des relations de « façade », sans implication réelle ou authenticité. D'autres à l'inverse, racontent des relations « conflictuelles », pleines de « disputes », de cris, de colère – un mot qui revient souvent. L'éloignement ou la colère, deux façons de se trouver prise dans une relation douloureuse, qui devient pour certaines « épuisante », « destructrice », « terrible » : en un mot, ravageuse.

Il y a des mères détachées, absentes, oubliées. Il y a des mères défaillantes, qui oscillent entre le soin aux enfants et l'incapacité ou le refus d'y parvenir. Il y a des mères « alcooliques », « dépressives », qui menacent de se

suicider. Il y a des mères qui ont des fragilités mentales qui les isolent du monde ou les rendent difficiles à supporter.

Il y a aussi des mères violentes, qui ont humilié, abandonné, menacé, frappé, abandonné leurs filles, fermé les yeux sur les abus dont elles étaient victimes.

Il y a des filles qui racontent s'être enfuies dès que possible,

d'autres qui écrivent qu'elles ne pardonneront jamais.

D'autres, aussi, qui se disent apaisées.

Maintenant ? La paix,

écrit l'une, dans une formule qu'on croirait tirée d'un poème d'Emily Dickinson.

Je mets du temps à lire les témoignages. Je les laisse parfois reposer des jours, des semaines, dans la boîte mail. Dans certains récits, la douleur pulse toujours, ailleurs, on n'en perçoit plus que l'écho lointain, comme une mine enterrée laisse planer la menace ancienne. J'y pense comme à des matériaux radioactifs, qui continuent à émettre des radiations dans le noir.

À vif ou apaisés, les témoignages se répondent. Ils dessinent une forme affective commune, qui s'exprime en termes récurrents, évoquant un manque, une douleur et une colère en partie partagées. Dans mes notes, je l'ai appelée « la blessure des filles », et ce terme m'est resté.

DE QUOI AVEZ-VOUS MANQUÉ EN GRANDISSANT AVEC VOTRE MÈRE ?

D'un regard bienveillant, d'un soutien inconditionnel, d'un regard sans jugement. (Mélanie)

De l'amour inconditionnel et de l'acceptation. (Alicia)

De douceur, de tendresse, de « je t'aime », de « je suis fière de toi », de « je crois en toi », d'écoute aussi, de compréhension. (Manon)

D'amour, d'affection, d'attention. Elle a été une mère fonctionnelle. Elle a fait son devoir. (Danielle)

D'un modèle pour construire mon estime de moi. (Katell)

De sécurité principalement, de présence, d'amour, de compréhension, d'un modèle (de femme mais aussi de compagne et de mère), etc., etc. (Camille)

J'ai manqué de tendresse, de toucher. (Charlotte)

De tendresse, de curiosité pour qui je suis, de paroles. (Chris)

De tendresse. De mots pour me signifier qu'elle m'aimait. De plus de sécurité affective. (Emma)

De tendresse. De compréhension. D'empathie. De dialogue. D'ouverture d'esprit. De lien. (Cécile)

D'amour, d'affection, de toucher, de lien, de confiance, d'une confidente, de joie, de rire... (Margot)

De complicité, de connexion et de protection. (Céline)

De câlins, de mots doux, de sécurité, d'écoute, de compréhension, de soutien, de présence, de dialogue, de joie, de jeu, de complicité... (Anaïs)

De compréhension, d'empathie, de calme, d'intimité, de libre arbitre/liberté, de stabilité. (Mangouste)

J'ai manqué d'accueil, de non-jugement, d'espace pour être moi-même. J'ai manqué de relation saine où on apprend à accueillir ses émotions, à les reconnaître, à se respecter, à connaître ses limites. J'aurais aimé apprendre à m'aimer. (Julie)

D'une image d'une maman stable psychologiquement. Je l'ai toujours connue dépressive. (Nina)

De respect en tant qu'individu. De tendresse. De dialogue. De complicité. (Véro)

De tendresse, d'amour, de communication, de compréhension. (Perrine)

Affection, encouragements, compréhension... (Anne-Sophie)

Amour affection attention tendresse soutien encouragements mise en valeur. (Virginie)

Au terme du questionnaire me vient un mot que je n'arrivais pas à saisir et qui m'apparaît : disqualification, je pense que ma mère m'a disqualifiée et que je me débats encore avec ça comme si c'était ma bataille dans la vie. (Alexandra)
